

CONTRE LE CONFORMISME, “LA RÉVOLUTION IMPOSSIBLE”

séminaire des 17 et 18 février 2011 (Marseille, Mille Babords / Aix-en-Provence, Centre Jean-Paul Coste)

Les citations qui suivent sont de Jacques Ellul. Pour les besoins de l'exposé, la plupart d'entre elles sont des résumés, voire des retranscriptions. Chacun pourra retrouver les textes d'origine en se reportant aux sources indiquées.

I. UNE RÉVOLUTION ? ... CONTRE QUI OU CONTRE QUOI ?

1 Le capitalisme cache sa quête du profit sous un discours qui le rend respectable

Le capitalisme se caractérise par la recherche du profit. L'homme est moins opprimé par les puissances financières que par l'idéal bourgeois de sécurité, de confort ¹³ et d'assurance qui *justifie* ³³ l'action de ces puissances financières et dont elles ne sont que les agents.

DIRECTIVES POUR UN MANIFESTE PERSONNALISTE (1935), Cahiers Jacques-Ellul n°1 (2003) p. 68

2 Capitalisme, communisme... même frénésie productiviste, mêmes conséquences

Il ne peut y avoir formation de l'industrie que par l'accumulation du capital. Or, dès 1935, on parlait de *capitalisme d'état* pour désigner l'URSS et ça choquait. Même chose en 1954 quand, dans mon premier livre sur la technique, j'expliquais le mécanisme du profit en URSS. C'est seulement depuis 1970 que l'on admet cette conception du capitalisme d'état sans toutefois en tirer la conséquence radicale : là où il y a capital, il y a inévitablement création d'un prolétariat. L'URSS a été la seconde étape de la création du prolétariat mondial.

CHANGER DE RÉVOLUTION – L'INÉLUCTABLE PROLÉTARIAT (1982), Le Seuil, pp. 40-41

3 Le capitalisme n'est donc pas *l'ennemi public n°1* mais *l'arbre qui cache la forêt*

Il est vain de débâter contre le capitalisme, ce n'est pas lui qui crée ce monde mais la machine. C'est la technique qui forme aujourd'hui la matière de la pensée économique.

LA TECHNIQUE OU L'ENJEU DU SIÈCLE (1954), 3^{ème} édition, Economica, 2008, pp. 3 et 7

4 L'organisation industrielle est exclusivement fondée sur la recherche du profit

L'organisation industrielle, quelle que soit le régime politique qui l'accueille, est destinée à produire non pas des biens de consommation, du bien-être ou une amélioration de la vie mais uniquement du profit. *Exclusivement*. Tout le reste n'est que prétexte et *justification*.

LE BLUFF TECHNOLOGIQUE (1988), 2^{ème} édition, La Table ronde, 2004, p. 571

II. TROIS OBSTACLES D'ORDRE ÉTHIQUE

5 La révolution vise la liberté... mais l'homme prétend qu'il est déjà libre

Ce que les hommes appellent “liberté” n'est qu'un *prétexte* qu'ils se donnent pour suivre leurs penchants naturels. Fondement de toute notre société, cette liberté-prétexte est celle du libéralisme politique et économique, qui permet à la bourgeoisie de *justifier* ³³ sa domination sur la classe ouvrière. Or si le bourgeois éprouve tant le besoin de se justifier, c'est précisément que le monde qu'il façonne n'est pas juste et que lui-même n'est pas libre.

ÉTHIQUE DE LA LIBERTÉ (1973), Labor et Fides, pp. 273-276

6 L'homme n'a pas assez de courage pour rechercher l'authentique liberté

L'homme n'est pas du tout passionné par la liberté, comme il l'affirme. Elle n'est pas pour lui un besoin inhérent. Beaucoup plus constants et profonds sont les besoins de sécurité, de conformité, d'adaptation, de bonheur, d'économie des efforts... au point qu'il est prêt à sacrifier sa liberté pour satisfaire ces besoins. Certes, il ne peut pas supporter une oppression directe, mais qu'est ce que cela signifie ? Qu'être gouverné de façon autoritaire lui est intolérable non parce qu'il est un homme libre mais parce qu'il désire commander et exercer son autorité sur autrui. Il ne désire pas la liberté authentique car il en a peur.

ÉTHIQUE DE LA LIBERTÉ (1973), Labor et Fides, p. 36

7 L'homme croit que la technique le rend libre... Pourquoi ferait-il la révolution ?

Le phénomène technique est la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps de rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace ³⁴.

LA TECHNIQUE OU L'ENJEU DU SIÈCLE (1954), 3^{ème} édition, Economica, 2008, pp. 18-19

La technique augmente la liberté du technicien, c'est-à-dire sa puissance ²⁸. Et c'est au nom de cette croissance de puissance que l'homme prétend qu'il est libre.

LE SYSTÈME TECHNICIEN (1977), 2^{ème} édition, Le Cherche midi, 2004, p. 333

III. UN OBSTACLE D'ORDRE INTELLECTUEL : LE MANQUE DE DISCERNEMENT

8 La confusion entre révolte et révolution

On confond souvent révolte et révolution et cette erreur n'est pas sans conséquences.

- La révolte surgit de façon imprévue, en réaction à ce qui est vécu collectivement comme intolérable. Elle est spontanée, irréfléchie, viscérale, parfois même désespérée et suicidaire. Elle est aussi marquée par la désignation claire d'un ennemi qu'il faut abattre.

- La révolution, au contraire, est porteuse d'espoir et s'appuie sur une pensée préalable, une doctrine, elle cherche à s'appliquer au réel avec méthode. C'est la bourgeoisie (classe dominante) qui en assure l'impulsion puis l'administration... sans jamais perdre de vue au passage ses intérêts propres. Elle est toute puissante car elle s'appuie sur l'appareil d'état qu'elle ne cesse de renforcer. Quand bien même l'État est administré par des personnes se réclamant du socialisme, il entretient des privilèges.

Il arrive donc qu'un peuple se révolte mais il ne *fait* jamais la révolution, il y *participe*. Toute révolution contribue donc à rendre l'État à la fois plus inégalitaire et plus totalitaire.

D'autre part, la révolution étant toujours contrôlée, l'irrationnel en est exclu. L'homme *dans sa totalité* est évacué au profit de sa seule rationalité... dont l'État centralisateur est le meilleur symbole. Mais la plupart des hommes n'en ont pas conscience car ils *sacralisent* l'État : ils attendent de lui toutes sortes de garanties et d'avantages. La révolution est donc *banalisée* : tout et n'importe quoi est aujourd'hui ainsi qualifié, ce qui déprécie la chose.

AUTOPSIE DE LA RÉVOLUTION (1969), Calmann-Lévy, 2^{ème} édition, La Table ronde, 2008

9 La confusion entre révolution d'hier et révolution d'aujourd'hui

Le concept de révolution varie nécessairement avec le temps. Je distingue trois étapes.

- Au XVIII^e siècle, et pendant un siècle et demi, la question fondamentale concernait le pouvoir politique. La société était en conflit avec lui, elle le percevait comme tyrannique. La révolution portait donc sur la structure même du pouvoir politique et la relation que le corps social entretenait avec lui.

- Marx en a parfaitement vu les limites au milieu du XIX^e siècle, parce que les structures avaient changé. Les facteurs d'injustice et d'aliénation, par exemple, n'étaient plus d'ordre politique mais essentiellement d'ordre économique. Il a alors conçu un modèle d'action révolutionnaire.

- Maintenant, nous en sommes à la troisième phase. Nous n'avons pas à résoudre une crise économique mais une crise provoquée par le développement des techniques ¹ ³.

C'est donc d'un troisième modèle de révolution qu'il s'agit d'élaborer. La difficulté considérable, c'est que, plus on avance dans le temps et plus les choses deviennent abstraites. Faire la révolution contre un roi ou un dictateur (1^{ère} phase), c'est très clair et tout le monde peut s'y mettre. Avec le capitalisme (2^{ème} phase), les choses deviennent plus complexes. Pourtant, cela allait encore à peu près, dans la mesure où il y avait des capitalistes ². En faisant glisser la pensée de Marx, on pouvait émouvoir les foules contre eux ³. Désormais (3^{ème} phase), nous en sommes à un degré d'abstraction encore plus élevé. Comprendre ce qu'est le système technicien est une opération d'analyse intellectuelle extraordinairement difficile ⁴. A fortiori, déclencher un mouvement révolutionnaire devient infiniment complexe.

C'est pourquoi j'ai parlé du passage de la révolution globale, qui m'apparaît de plus en plus difficile à réaliser, à des révoltes particulières parce que des mouvements de révolte ne peuvent effectivement que se développer dans une situation de ce genre⁵. Mais ce ne sont que des mouvements très limités.

Entretien avec Gilbert Comte, *Le Monde*, 8 novembre 1977

¹ ... développement exponentiel qui influe directement sur l'économie mais *pas seulement*, il importe de le préciser, faute de quoi l'on ne peut comprendre ici le raisonnement d'Ellul. Les répercussions de cette crise se manifestent en particulier au niveau des mentalités, quel que soit le régime politico-économique en place, et des productions culturelles, comme Ellul le montre avec le monde de l'art, dans *L'Empire du Non-Sens*.

² Les protagonistes étaient clairement identifiés et il était facile, en quelque sorte, de choisir son camp.

³ La pensée de Marx pouvait déboucher sur une doctrine et un mode d'organisation, ce qui s'est effectivement produit avec le marxisme et les partis politiques, dont le Parti Communiste se voulait directement l'organe.

⁴ Pour reprendre un thème étudié en détail par Ellul dès 1962, celui de la *propagande*, il est aujourd'hui très difficile, voire impossible, dans la société technicienne de différencier un propagandiste d'un propagandé. Ainsi l'animateur d'un blog est-il, *sans le savoir*, le propagandiste zélé du système technicien. Le fait que ses moyens soient considérablement moindres que ceux d'un patron de presse n'y change rien.

⁵ Ellul fait ici allusion à son livre *De la révolution aux révoltes*, paru en 1972.

IV. A L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ TECHNICIENNE: "L'IDÉOLOGIE DU BONHEUR"

10 Une idéologie qui, comme toutes les autres, rend l'homme extrêmement passif

Le bourgeois du XVIII^e siècle fait de sa condition, singulière, un modèle *universel* : ce qu'il se donne pour sens et pour but est à ses yeux le sens et le but de *toute* vie humaine. Il détermine ainsi un type de relation sociale. La *recherche du bonheur* est au cœur de sa conception du monde. Cela peut surprendre car on a l'habitude de considérer que la quête du bonheur est une posture inhérente à la nature humaine. Or le bourgeois du XVIII^e siècle a parfaitement conscience de promouvoir un nouveau modèle de société¹. Et pour cause : s'il s'attache à faire du bonheur une construction idéologique, cela tient à l'activité économique dont il est l'instigateur. Marx rappelle que *l'idéologie consiste à transformer en un caractère de la nature humaine la nécessité purement historique et transitoire d'une certaine forme de la production économique*². Or justement, le moment où le bourgeois fait la promotion du bonheur est aussi celui où, avec la révolution industrielle, le "bonheur" devient collectivement possible. Le sociologue américain David Riesman³ montre comment la croyance au bonheur est liée à la fois à la possibilité de l'expansion économique, à l'espoir de l'abondance et à l'individualisme activiste qui en résulte. Mais il ne mesure pas à quel point, au XX^e siècle, "l'homme de la foule" est lui-même devenu un avatar du bourgeois : les idéaux de la bourgeoisie du XVIII^e siècle ont gagné l'ensemble de la société. Si bien que la "quête" du bonheur s'est muée en revendication : tout homme estime avoir "droit" au bonheur et, de plus en plus, il attend *passivement* de la société qu'elle le lui procure **12**.

MÉTAMORPHOSE DU BOURGEOIS (1967), 2^{ème} édition, La Table ronde, 1998, pp. 77-80 et 87-92

¹ "Le but de la société est le bonheur commun", Déclaration du 27 juin 1793, art. 1^{er}. "Le bonheur est une idée neuve", Saint-Just, 1794.

² *Le Capital*, III, 1, 1894. ³ *La foule solitaire*, 1964, trad. 1967

11 La quête du bonheur érige le travail en valeur et fonde la croissance économique

Dès 1840, on disait : "Certes, l'ouvrier est malheureux, mais augmentons la production, et forcément, son tour viendra. A son heure, il profitera aussi de ce bienfait". Il y a donc bien coïncidence historique entre le moment où se formule la conception juridico-idéologique du bonheur et celui où apparaissent les possibilités d'un bien être matériel pour chacun. Cette coïncidence est décisive car, dès lors, le bonheur est associé au bien-être. L'idéologie du bonheur implique donc le développement *technique* nécessaire à une production de biens allant *croissant*. Elle justifie **33** la croissance économique et la civilisation technicienne. Par la suite, elle apparaît comme la compensation indispensable de l'immensité du travail à dépenser pour accéder au bien-être.

MÉTAMORPHOSE DU BOURGEOIS (1967), 2^{ème} édition, La Table ronde, 1998, pp. 92-94 et 100

12 L'idéologie du bonheur ramollit les individus

Le bonheur, tel que le bourgeois le promeut, se caractérise par cinq facteurs convergents :

- il est associé au confort ³¹ et au délasserement ;
- il est lié à la possession d'objets servant à paraître et à exercer un pouvoir sur autrui ²⁸ ;
- il suppose la réduction des choix, dans la mesure où ceux-ci sont créateurs d'angoisse ;
- il est lié à l'économie maximale de l'effort, voire l'élimination de toute contrainte ;
- à terme, il se caractérise par l'absence de responsabilités. ¹⁸

Que requiert maintenant l'homme, du milieu dans lequel il est appelé à vivre ? Essentiellement le confort. Toute production dans une société technicienne est orientée par ce goût et ce besoin de confort. Le but du confort est la satisfaction d'une *digestion perpétuelle*, satisfaction de musique comme satisfaction de pensée ou d'air conditionné. L'aspiration au confort se situe donc au niveau le plus platement matériel mais qui conditionne la totalité de la vie. Le confort porte avec lui la certitude et la sécurité et, à ce titre, il est une présence actuelle nous garantissant des valeurs spirituelles.

MÉTAMORPHOSE DU BOURGEOIS (1967), 2^{ème} édition, La Table ronde, 1998, pp. 95-98 et 101-103

13 L'idéologie du bonheur aujourd'hui (écrit en 1967)

Le monde qui se fait sous nos yeux est bourgeois, il obéit à la même idéologie que celle du bourgeois du XVIII^e siècle, celle du bonheur. Mais le bonheur, depuis, a changé de rôle et de signification. Il était à l'origine une vision plus ou moins claire d'un monde *souhaitable*. Il est aujourd'hui partiellement *réalisé* par la création du bien-être, à savoir une prolifération d'objets. Mais cette multiplication d'objets à consommer produit deux effets singuliers : elle exige d'une part de celui qui les produit un travail si considérable qu'il relève du *sacrifice*, elle entraîne d'autre part pour celui qui les consomme une *abstraction de l'être* dans la mesure où consommer davantage ne procure en aucun cas un surcroît de sens car qui n'éprouve pas son bonheur n'existe pas. Dans les deux cas, donc, l'homme est *réifié*.

Devenant chose parmi les biens de production et de consommation, sentant gagner en lui cette aliénation dans les choses, il paye donc l'idéologie du bonheur au prix fort. Celle-ci revient alors à la charge, plus pressante, mais avec un nouveau rôle : elle continue certes d'entretenir la promesse d'un avenir glorieux, mais aussi, et plus que jamais, elle sert à compenser un présent éternellement insatisfaisant.

Elle mène à la vaticination car elle est bien plus agissante aujourd'hui qu'hier : hier, elle n'était qu'un style de vie et un but ; aujourd'hui, elle joue pleinement son rôle d'idéologie en *voilant la réalité*². L'homme est aliéné ¹⁴ du fait de la production-consommation des objets techniques, il faut à tout prix cacher cette réalité sans quoi la société risque de s'effondrer. Il faut maintenir fermement la croyance que la technique est libératrice ⁷ et qu'elle assure pour demain le bonheur qui manque encore aujourd'hui : ce qui manque simplement à ce bonheur, c'est seulement un "plus".

Or justement, la croissance assure et garantit ce plus. Ainsi, *l'idéologie du bonheur inverse le réel*. Si l'homme est réifié par le fait de vivre dans un univers d'objets, si le néant le gagne insensiblement pour cette raison, elle fait de cette invasion d'objets le garant même et le signe d'un inaliénable et immanquable bonheur. Toujours plus vivace en parallèle avec l'idéologie du néant, elle permet à cette dernière de s'installer. Elle masque donc le réel en enchantant l'homme angoissé ³, afin de le lui faire accepter et qu'il s'adapte à lui ⁴.

L'idéologie du bonheur lui fournit la satisfaction idéologique en transformant les objets dont il dispose en *symboles*⁵. Il compense grâce à elle de façon imaginaire la situation réelle dans laquelle il se trouve, qui lui produit une insatisfaction réelle, mais qu'il n'ose plus affirmer, expliciter, sinon par des explosions temporaires de colère, d'ailleurs jamais centrées sur le véritable objet de son malheur, trop camouflé, devenu trop abstrait. Ainsi l'idéologie du bonheur *justifie* ³³ pleinement la situation. Elle conduit l'homme à devoir s'adapter, c'est-à-dire à accepter le sacrifice fondamental.

MÉTAMORPHOSE DU BOURGEOIS (1967), 2^{ème} édition, La Table ronde, 1998, pp. 294-297

¹ On peut penser ici au phénomène de l'achat compulsif.

² Ici, Ellul décrit la *société du spectacle* de Guy Debord, pour lequel il avait la plus grande considération.

³ Ces mots invitent à réexaminer la formule "désenchantement du monde" de Weber, reprise par Gauchet

⁴ *Panem et cistercium* est la plus vieille manip' du monde, mais ses effets sont décuplés par la technique. A l'homme harassé par le travail comme à celui qui est angoissé de ne pas en avoir, l'idéologie du bonheur procure du plaisir aussi efficace et éphémère qu'une drogue. Elle *fait diversion* par le fait même de *divertir*.

⁵ Ellul rejoint ici les réflexions de Jean Baudrillard.

Le socialisme déclare vouloir la fin du prolétariat. Soit. Dans ce cas, il doit s'assigner comme but la libération de *tous* les prolétariats : non seulement le prolétariat traditionnel, celui de la misère, mais également le nouveau prolétariat, celui qui est matériellement heureux, le *prolétariat de l'abondance*, qui subit un nouveau modèle d'aliénation ⁹.

CHANGER DE RÉVOLUTION – L'INÉLUCTABLE PROLÉTARIAT (1982), Le Seuil - p. 244

V. POUR ÉTANCHER SA SOIF DE CONFORT, L'HOMME ACTIVE LA TECHNIQUE ET S'Y ALIÈNE

14 En divisant le travail, l'homme se divise lui-même

Pour Marx, l'aliénation n'est pas un fait localisé, elle n'est pas la caractéristique du prolétaire dans le monde capitaliste. Elle n'est pas seulement une condition économique et ne se produit pas seulement dans une période de l'histoire. Elle est la condition *totale* de l'homme et de *tout* homme à partir du moment où, sortant de la tribune primitive, il se livre à la division du travail et commence à exploiter autrui. Mais elle n'est pas seulement le fait qu'un homme est exploité par un autre. Être aliéné, c'est cela, certes, mais c'est aussi *être un autre que soi-même*. Ce n'est pas seulement être abruti au travail, c'est aussi manquer de temps pour vivre sa vie. C'est ce qui se produit quand le travail nous accapare à tel point que, même en dehors du lieu de son exercice, il nous abêtit spirituellement.

ÉTHIQUE DE LA LIBERTÉ (1973), Labor et Fides, p. 24

15 La technique génère de la domination

Bien au delà du cadre strict de la production, la technique dans son ensemble est puissance car faite d'instruments de puissance. Elle produit par conséquent des phénomènes et des structures de puissance ²⁸, ce qui veut dire de la *domination*.

LE SYSTÈME TECHNICIEN (1977) - 2^{ème} édition, Le cherche midi, 2004, p. 16

VI. PLUS L'HOMME EST ALIÉNÉ, PLUS IL CHERCHE DE FAUX REMÈDES. ET VICE VERSA

16 La technique étant aliénante, la politique sert à entretenir l'illusion de liberté

Dans un univers toujours plus technicisé, la productivité, ou plus généralement *l'efficacité*, devient le seul critère de légitimité d'un gouvernement. Conséquence à terme : il ne revient plus à l'homme politique de choisir entre ce qui est plus ou moins efficace. Pour cela, il s'en remet à plus compétent que lui : le technicien. Dès lors, il ne conserve plus que *l'illusion de l'initiative*. Les décisions sont prises non plus en fonction de telle ou telle idée politique mais de ce que les techniciens considèrent comme utile, possible et efficace.

L'ILLUSION POLITIQUE (1965) - 3^{ème} édition, La Table ronde, 2004, pp. 69-71

17 La politique, sous la forme de l'État, renforce donc la domination

La démocratie ne sert plus à contrôler le pouvoir mais à encadrer les masses. ²⁹

L'ILLUSION POLITIQUE (1965) - 3^{ème} édition, La Table ronde, 2004, p. 219

VII. TORTS PARTAGÉS, EFFETS PARTAGÉS

18 L'irresponsabilité

Plus les moyens de puissance augmentent, plus les décisions et les choix sont irrationnels. Le système technicien est donc caractérisé par une croissance prodigieuse de *l'irresponsabilité*. En d'autres termes, la technique augmente la liberté du technicien, son pouvoir, sa puissance ²⁸ mais nullement son sens de l'éthique et des responsabilités ²³.

LE SYSTEME TECHNICIEN (1977), 2^{ème} édition, Le Cherche midi, 2003, pp. 332-333

19 Le pouvoir de nuire

De nombreux moyens autrefois réservés aux riches et aux puissants deviennent accessibles à tous. Cette *démocratisation du confort* ¹³ nous paraît naturelle. Mais le fondement de la technique étant l'efficacité, la puissance ²⁸, le corollaire de cette démocratisation du confort est la *démocratisation du mal* : nous sommes de plus en plus nombreux à acquérir des instruments capables de nuire à un nombre de plus en plus grand d'autres personnes.

CE QUE JE CROIS (1987), Grasset, p. 83

20 Le désengagement

Quelle révolution peut-on envisager dans une société marquée par la technique et par la puissance de l'Etat ? Aujourd'hui, il n'y a plus d'énergie révolutionnaire. Le prolétariat est totalement intégré à la société de consommation. Les jeunes, modelés par les médias, souhaitent bien plus s'intégrer à la société que la transformer. Quant aux intellectuels, ils sont de plus en plus spécialisés, conformément aux exigences de la société technicienne, et sont donc incapables de toute réflexion globale.

DE LA RÉVOLUTION AUX RÉVOLTES (1972), Calmann-Lévy, p. 241-371 ; 2^{ème} édition, La Table ronde, 2011

21 La crise de l'esprit critique

Il est difficile de trouver une véritable conscience révolutionnaire dans une société technicienne dont tout l'effort est d'engluer la conscience.

DE LA RÉVOLUTION AUX RÉVOLTES (1972), p. 338 ; 2^{ème} édition, La Table ronde, 2011

22 La crise des valeurs

Si invraisemblable que cela puisse paraître, l'homme de notre temps, indifférent aux valeurs, les ramène aux faits. Ils constituent ses seuls véritables points de repère.

L'ILLUSION POLITIQUE (1965), 3^{ème} édition, La Table ronde, 2004, p. 63

VIII. LA RÉVOLUTION EST "NÉCESSAIRE"... C'EST-A-DIRE ?

23 Une éthique

Lorsque nous disons que la révolution est *nécessaire*, nous disons qu'il faut éprouver cette nécessité comme relevant d'un *commandement éthique*. Il ne sert à rien de s'indigner car l'indignation est sans doute précieuse pour provoquer une révolte mais n'est d'aucune utilité pour mener une révolution ¹⁸. De même, lutter contre les inégalités dans la répartition des richesses ne relève pas de la révolution². Si l'on veut bien admettre que la plupart des maux qui frappent la planète viennent du fait que s'y applique "le modèle occidental", il faut alors commencer par considérer que cet occidental est malade, que sa maladie est *l'inquiétude* (il vit de plus en plus en plus mal l'absurdité de sa vie)³ et qu'elle est d'autant plus difficilement curable que le malade s'obstine à ne pas la reconnaître, prisonnier qu'il est de sa volonté d'acquérir et d'afficher son confort ¹³.

¹ L'adage populaire rappelle que "la colère est mauvaise conseillère". Or la révolution exige le sang-froid.

² Le penser, c'est se focaliser sur les conséquences et non sur les causes.

³ Le nom clinique de cette inquiétude est la névrose.

AUTOPSIE DE LA RÉVOLUTION (1969), Calmann-Lévy, pp. 273-278, 2^{ème} édition, La Table ronde, 2008

24 Deux cibles

Marx a clairement montré que la suppression du prolétariat, la fin de l'aliénation, suppose une révolution. Mais depuis Marx, la révolution a changé. Elle n'a plus les mêmes objectifs et les mêmes moyens. Dans la mesure où la société change, la révolution aussi. Ce ne sont plus les mêmes puissances qui aujourd'hui aliènent l'homme. Le fait capitaliste est passé au second plan ³⁹. Les deux facteurs d'aliénation sont d'une part *le système technicien*, fonctionnant comme système de puissance et de domination ¹⁵, d'autre part *l'État bureaucratique centralisé*, fonctionnant non plus comme une superstructure mais en tant que puissance spécifique indépendante ¹⁷.

CHANGER DE RÉVOLUTION – L'INÉLUCTABLE PROLÉTARIAT (1982), Le Seuil, pp. 223-224

25 Cinq axes

Seul mériterait le nom de révolution un mouvement structuré autour de ces cinq axes :

- une reconversion totale de la puissance productrice du monde occidental par une aide gratuite, sans intérêt, sans paiement, sans prise en main, sans tutelle, sans invasion militaire ni culturelle... au Tiers Monde, pour lui donner les possibilités non pas de survivre mais de profiter du progrès technique occidental et s'organiser par lui-même sur la base des structures sociales et de la culture spécifique existantes ;
- le choix délibéré de la non-puissance **28**, ce qui impliquerait en premier lieu le renoncement aux moyens militaires et la suppression de l'État centralisé bureaucratique **17** ;
- la déconcentration des moyens dans tous les domaines d'activité ;
- la réduction du temps de travail à deux heures par jour ;
- une mutation dans la répartition des valeurs produites, étant entendu que si la durée de travail était réduite à deux heures quotidiennes, on ne pourrait plus tabler sur les salaires pour faire vivre les individus. La valeur n'étant plus produite par le travail mais par la croissance des moyens scientifiques et techniques, il conviendrait de ne plus rémunérer les personnels avec un salaire mais à répartir entre eux (qu'ils travaillent ou non) le produit annuel de la richesse produite par les usines robotisées et informatisées.

En définitive, la révolution consisterait à s'emparer non pas du pouvoir mais des potentialités positives des techniques et à les orienter dans le sens de la libération de l'homme **6**.

CHANGER DE RÉVOLUTION – L'INÉLUCTABLE PROLÉTARIAT (1982), Le Seuil, pp. 247-256

IX. RÉVOLUTION BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI MÊME

26 Penser globalement, autrement dit : analyser la société technicienne

Faire des protestations contre la bombe à hydrogène sans attaquer l'ensemble de la société technicienne ne sert qu'à se donner bonne conscience et se tranquilliser.

DE LA RÉVOLUTION AUX RÉVOLTES (1972), Calmann-Lévy, 2^{ème} édition, La Table ronde, 2011

27 Agir localement, autrement dit : incarner soi-même la révolution

La révolution ne peut plus être un mouvement de masse ni un grand remue-ménage, elle doit commencer à l'intérieur de chacun par la transformation de sa façon d'agir. Il est impossible de se dire révolutionnaire sans *être* révolutionnaire, c'est-à-dire sans changer de vie. Le révolutionnaire n'est pas celui qui prononce tel ou tel discours mais celui qui cesse de percevoir les intérêts de son argent.

LE PERSONNALISME, RÉVOLUTION IMMÉDIATE (1934) – Cahiers Jacques-Ellul n°1, 2003 , p. 83

28 Rejeter non seulement la violence mais la puissance

Tant qu'elle reste un instrument de puissance, la technique est inattaquable.

CHANGER DE RÉVOLUTION – L'INÉLUCTABLE PROLÉTARIAT (1982), Le Seuil, p. 224

29 Renoncer à l'illusion politique

Croire que l'on modifiera quoi que ce soit par la voie institutionnelle est illusoire.

DE LA RÉVOLUTION AUX RÉVOLTES (1972), Calmann-Lévy, p. 377 ; 2^{ème} édition, La Table ronde, 2011

30 Rompre avec le productivisme...

Il convient de reconnaître que le sous-développement social est directement provoqué par l'obsession de la croissance économique et de se défaire de cette croyance que la croissance engendre ipso facto un développement moral.

AUTOPSIE DE LA RÉVOLUTION (1969), Calmann-Lévy, p. 286 ; 2^{ème} édition, La Table ronde, 2008

31 ... donc réduire ses exigences en matière de confort

Réduire la productivité signifie réduire ses exigences en matière de confort. Si on n'est pas prêt à payer ce prix, on n'est pas prêt pour une révolution.

AUTOPSIE DE LA RÉVOLUTION (1969), Calmann-Lévy, p. 329 ; 2^{ème} édition, La Table ronde, 2008

32 Rompre avec le bougisme

Le plus haut point de rupture envers cette société technicienne, l'attitude vraiment révolutionnaire serait l'attitude de contemplation au lieu de l'agitation frénétique.

AUTOPSIE DE LA RÉVOLUTION (1969), Calmann-Lévy, p. 334 ; 2^{ème} édition, La Table ronde, 2008

33 Renoncer à la justification

Le mécanisme de la *justification* est la pièce centrale de l'œuvre bourgeoise, sa signification, sa motivation. Pour arriver à ses buts, le bourgeois met en place un système explicatif du monde, totalement imaginaire, par lequel il rend *légitime* tout ce qu'il fait. En cela, il exprime un souci propre à tout homme, celui d'être à la fois en accord avec son milieu et avec lui-même. Quand il ne veut pas reconnaître les motivations réelles de son action, il n'est pas plus hypocrite qu'un autre. Mais parce que, plus que d'autres, il agit sur le monde, il constitue un argumentaire des plus élaborés visant à légitimer son action. Non seulement aux yeux de tous mais aussi - et d'abord - à lui-même, pour se conforter.

MÉTAMORPHOSE DU BOURGEOIS (1967), 2^{ème} édition, La Table ronde, 1998, pp. 47 sq

Se *justifier* soi-même est la plus grande entreprise de l'homme, après la volonté de puissance. En lui-même, le principe de la justification constitue une négation de la liberté.

ÉTHIQUE DE LA LIBERTÉ (1973), Labor et Fides, p. 277

34 Désacraliser la technique et l'État

Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique. Ce n'est pas l'État qui nous asservit, c'est sa transfiguration sacrale.

LES NOUVEAUX POSSÉDÉS (1973), 2^{ème} édition, Le Cherche midi, 2003, pp. 259

¹ De toutes les exigences éthiques énumérées dans cette partie, celle-ci est certainement la plus subtile car elle fait référence à une pulsion ancestrale et d'origine inconsciente, la sacralisation. C'est pourquoi lui sera consacrée les 14 et 16 juin notre dernier séminaire : *Idéologies, utopies... peut-on ne pas croire ?*

35 En un mot comme en cent...

Ce qu'il faut, c'est modifier l'homme. La révolution, c'est l'homme lui-même.

AUTOPSIE DE LA RÉVOLUTION (1969), Calmann-Lévy, pp. 287 et 289, 2^{ème} édition, La Table ronde, 2008